

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Anthropophage

Nicolas Tremblay



Numéro 64, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4123ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay, N. (2000). Anthropophage. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (64), 60–63.

## Anthropophage

Nicolas Tremblay

**L**a roue arrière gauche grinçait horriblement et plus le charriot en tiges de métal gagnait en rapidité, plus il avançait dans l'allée des légumes, plus le bruit irritant pour les oreilles faisait redresser les têtes des consommateurs, intrigués. Le conducteur, un drôle de zigue, affichait un air benoît et sauvage sous des vêtements lourds, épais et sales, et ses jambes empressées n'arrivaient pas à intimer l'ordre à sa légère cervelle de coordonner volonté de vitesse et mouvement de ses membres. Le grincement accompagnait un handicap moteur. L'homme semblait donc doublalement entravé, par son corps et par les objets entrant en contact avec lui, car en plus du caddie bringuebalant, un peigne cassé était resté planté dans ses cheveux entremêlés et poussiéreux, et il traînait avec lui un long ruban jaune, accroché à sa cheville droite, le genre de ruban servant à délimiter une zone à risque : comme à l'accoutumée, le mot « danger » devait y être inscrit, en majuscules. À la vue du pauvre hère, une vieille aux peaux tombantes échappa ses carottes défraîchies, en solde, et sa circulaire découpée et chiffonnée, pour s'écrier en larmoyant : « Il faut qu'il paye pour ça. » Les autres clients de l'épicerie approuvaient et s'indignaient aussi de la méconduite de l'hurluberlu en pointant de concert aux commis le comptoir de viandes entièrement ravagé : les plastiques éventrés entrouverts sur des gigots d'agneaux réduits à leurs os, de la viande de volaille dévorée, du bœuf émincé en charpie, un monceau de chair morte empilé à la va comme je te pousse. Le boucher s'en arrachait les poils de la tête et le propriétaire du commerce s'en frotta les mains quand sa jolie caissière factura l'entièreté des produits partiellement bouffés au zombie qui possédait une MasterCard or. Par la suite, la sécurité le conduisit à l'extérieur à grands coups de gourdins sur les omoplates pendant que le soleil plombait et dardait ses rayons sur le stationnement du grand centre commercial, bondé de bagnoles sifflant de chaleur.

Sur le chemin du retour à la maison, entre cours de banlieue aux oiseaux qui s'égosillent et parcs d'amusement aux balançoires agitées, un automobiliste lui tendit sa carte professionnelle en lui suggérant des vacances, question de rosir son teint vert, et des chena-pans lui jetèrent des cailloux avec des frondes, inspirés par une émission de télévision racontant aux mioches l'exploit de David contre Goliath. Notre protagoniste émit à peine un soupir, à peine dédaigna-t-il lever le poing ou exprimer un quelconque mécontentement, il continuait d'avancer selon son erre avec une moue boudeuse, la seule réponse du bouc émissaire à ses bourreaux. Sa pelouse, truffée de pissenlits, de chiendent et d'herbe à puce, l'accueillit selon son humeur habituelle, reposée et sereine, quand des minets, les griffes toutes sorties, bondirent des zones d'ombre de la végétation et s'arc-boutèrent sur ses jambes et son bassin déboîté. Sans se mouvoir avec entrain, il fit virevolter une à une les boules de poils hérissés qui beuglaient en montant les escaliers de son porche à balustrade qui donnait sur sa baraque décrépite et dont la charpente mal assurée annonçait un trépas imminent. En franchissant le seuil de sa demeure, il ne vit pas que son voisin, occupé alors à lustrer les enjoliveurs de sa décapotable et portant un maillot de bain minuscule d'où sa zézette asphyxiée débordait, braquait son index sur lui.

Impérativement, les intestins du zombie lui commandèrent d'étouffer leurs borborygmes en le faisant se diriger vers la cuisine et ouvrir mécaniquement la porte du congélateur pour en sortir la première cheville de l'amoncellement, celle avec une espadrille aux tissus bleu ciel, une Nike. Un couinement de satisfaction s'échappa de sa gorge fêlée quand il se laissa choir pesamment dans le fauteuil reposant au centre du salon devant le téléviseur perpétuellement allumé. Celui-ci, dans la pénombre de la pièce, créait un halo lumineux autour du corps du revenant, et des vaguelettes et flammèches de toutes les couleurs léchaient les pourtours de son faciès pendant qu'il grugeait le tibia avec minutie. À un certain moment, un débris arraché de l'os chatouilla sa lurette et bloqua son gosier; les toussotements et la suffocation ne le rendirent ni plus vert ni plus laid qu'il ne l'était déjà, mais ses trémoussements activèrent la télécommande

endormie sous son fessier indifférent. Scully interviewait avec son bec de poule et ses mains en position de prière, paume contre paume, les index remontant la boule de son nez, un universitaire féru de cannibalisme : « [...] mmm... l'oralité infantile... érogène... libidinale... provoque chez le cannibale qui transgresse... eee... un interdit... une jouissance : manger le mort... le plus vertueux... de la tribu ennemie... AAA... oui... un transport des qualités du mangé au mangeant... mmm... c'est commettre l'acte impur... mmeee... fornicuer... AAA... avec l'autre, l'exogamie... » L'animateur allait protester quand une autre chaîne le remplaça abruptement, à cause des secousses du zombie, par les seins siliconés d'un modèle, zap, souffrant, les côtes en saillie sur le corps, de famine et de disette, zap, le portefeuille d'un actionnaire, zap, tapotèrent sur le crâne des émeutiers avec des, zap, hambourgeois louangés par une voix nasillarde, lorsque rebondit contre l'écran cathodique le morceau qui obstruait la gorge du mort-vivant, et qu'il venait à peine de crachoter. Il reprenait enfin son souffle.

Il extirpa la télécommande de sous son antre, se cala plus confortablement dans le fauteuil, contempla avec hébétude, un brin de salive tombant de son menton aux anfractuosités multiples, l'objet nommé Toshiba. Après l'avoir consciencieusement renflé, retourné, tâté, il le laissa lâchement rejoindre les mousses du tapis. Un nuage de poussière s'éleva en retombant, qui enveloppa les restes des repas antérieurs du zombie traînant, épars, autour de lui avec une faune de vermine. Cela composait un rituel dont la touche finale consistait à s'accouder sur le bras gauche du fauteuil, poser la tête contre le poing et garder la posture, rassasié, jusqu'à ce que la faim le gagne encore, toujours plus vite. L'infatigable écran que ses pieds atteignaient presque joua, sur les coups des vingt heures, une musique saccadée, puis un animateur zélé, probablement cocaïnoman, dansa seul le twist entre des scènes (crash, noyade, hold-up, viol, meurtre, suicide, émeute, décérébration, défécation, voyeurisme, exhibition, etc.) saisies par des caméras amateurs. L'animateur promit qu'à la toute fin quelque chose d'inédit nous serait montré, en direct. Le

zombie ne sourcilla pas, désintéressé, le visage toujours hagard, et c'est à peine si la bestiole, une mouche, qui marchait de ses pattes velues sur l'arête de son nez et sur ses joues sillonnées par des rides profondes, des avenues pour elle, parvint à attirer son attention, fixée on ne sait trop où. Ses yeux se fichaient dans son brouillard à lui dans une permanence absolue, et son corps ne voyait et n'entendait plus que par son ventre, point à la ligne.

Des coups furent frappés à sa porte avec insistance. On les répéta simultanément à la télévision mais accompagnés d'une petite musique, une symphonie de Mozart. À l'extérieur, sur le plateau de tournage, un directeur technique qui tenait nerveusement sa claquette imposa le silence et fit un signe aux policiers : propres de leurs personnes ; leur uniforme bien défripé ; leur moustache brossée ; leurs insignes clinquantes ; fin prêts pour leur mission. Ils obtempérèrent et deux d'entre eux défoncèrent la porte, vacillèrent et trébuchèrent. Le directeur technique n'aima pas cela, se courrouça, les traita d'empotés, leur demanda de recommencer. « On est en direct », rétorqua avec un air triste l'un des deux hommes affalés sur le sol et, mine de rien, le monde entier cessa de tourner pour le directeur, comme si cela avait été pour lui un cataclysme ou, pis encore, le déversement de déchets toxiques par l'usine de transformation des métaux, qui le voisinait, dans son arrière-cour, où, d'ailleurs, ses enfants à l'épiderme tout écaillé et sur qui poussaient çà et là de petites branchies jouaient. Pendant ce laps de temps, le zombie s'était avancé, et le moment d'incertitude qui avait saisi le plateau de tournage le servit quand il put à loisir s'empiffrer en commençant par les deux briseurs de porte, les trois autres complices de la force de la loi, le perchiste, le directeur, l'animateur et le reste au frigo, hop là ! Les gens qui regardaient à ce moment précis cette émission ne surent trop quoi penser et allèrent voir ce qu'annonçait la chaîne météo ; les femmes des gendarmes désapprouvèrent la performance de leur mari à la télévision et l'une d'elles ne se pardonnera jamais de ne pas avoir refait les bas du pantalon de son époux ; et on rejouera la scène de la mangeaille le mois suivant, lundi, le 30 mai 2001, à vingt heures, à *Drôle de vidéo*, point à la ligne.